

Liberté

Votre leçon d'humanité

Annie Brisset

Écrire & penser
Volume 29, numéro 2, avril 1987

URI : id.erudit.org/iderudit/60459ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brisset, A. (1987). Votre leçon d'humanité. *Liberté*, 29(2), 106–107.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

ANNIE BRISSET

Votre leçon d'humanité*

** Malheureusement, nous n'avons pas pu publier les deux témoignages que voici dans notre numéro consacré à André Belleau (169, février 1987).*

La première fois que je vous ai rencontré, c'était à un dîner chez des amis. Votre position politique m'avait rendue perplexé. Vouloir être nationaliste et fédéraliste à la fois me paraissait aussi incongru que de se déclarer progressiste et conservateur. Je vous avais pris pour un plaisantin. C'est beaucoup plus tard que je vous ai connu. Mais à cette époque de mon existence timide et paresseuse, je n'aurais pas osé entrer en polémique. Fonctionnaire à Ottawa dans un emploi sans grand horizon, je me sentais gauche parmi vous tous qui parliez d'abondance. Vous ne m'auriez pas prise au sérieux. Et puis je venais d'ailleurs. J'avais un accent qui agace au Québec et cela m'incitait davantage à me taire. Je venais d'un continent où le nationalisme n'a rien de glorieux. Le mot lui-même est un mot de guerre, un mot de ruines, un mot désolant. J'avais délibérément choisi de quitter mon pays de castes pour m'établir dans le vôtre que la jeunesse franco-allemande réconciliée prenait pour modèle. J'aimais la condition d'étrangère. Je la désirais. Après de longs séjours à Londres, à Hambourg et à Berlin, j'avais atterri à Ottawa dans un milieu composé presque uniquement de Canadiens d'expression française. Dans ce milieu où je m'y attendais le moins, j'ai reçu comme une gifle l'hostilité envers ce qui venait de l'Europe francophone et de la France en particulier. L'exigence, par exemple, de porter sur le registre informatisé qui pouvait déterminer une carrière, la mention «études ina-

chevées», car, nous avait expliqué le chef de section, «les diplômes que vous avez obtenus dans les universités d'Europe n'ont pas d'équivalent chez nous». C'est alors que j'ai compris le sens du mot «dominé». Et la place qui m'était impérativement assignée parce que je venais d'ailleurs, parce que j'étais française.

Un jour j'ai décidé de reprendre mes études, et j'ai naturellement choisi le domaine où j'exerçais mon métier, qui est celui de la traduction, cette «épreuve de l'étranger». C'est ainsi que plusieurs années après notre première rencontre, je vous ai retrouvé, vous le spécialiste bakhtinien du dialogisme et de l'altérité dans le discours. Je vous ai retrouvé presque par hasard, dans un séminaire auquel on vous avait invité à juger nos projets de thèse à l'état de balbutiement. Je me souviens de cette soirée dans une salle exiguë de l'UQAM où, en vous écoutant, j'ai immédiatement souhaité travailler sous votre direction. J'avais été frappée par l'intensité de votre écoute, par votre intelligence curieuse de tout, par votre savoir, mais plus que tout par l'humanité qui rayonnait de votre personne. Etudier avec vous, ce fut comme un compagnonnage, au sens médiéval du terme. Un joyeux compagnonnage où votre talent de pédagogue désamorçait toute angoisse. Entré chez vous criblé d'incertitudes, on en ressortait avec une assurance heureuse et une fringale de lectures et de travail. Toujours disponible dans l'écoute, vous étiez un interlocuteur privilégié, d'une incomparable ouverture à la pensée d'autrui, fût-elle aussi imprécise et nouée que celle d'un étudiant au seuil de sa thèse: vous aviez le don exceptionnel de la maïeutique. Mais vous ne viendrez plus m'ouvrir la porte; et jamais plus je ne viendrai prendre place auprès de vous, devant votre table chargée de revues et de livres. Jamais plus nous ne parlerons de l'épreuve québécoise de l'étranger. Plus jamais.

Sur le répondeur, il me reste votre voix. Votre dernier appel. Je me dois d'y répondre: cette thèse que vous avez voulu conduire jusqu'au bout, c'est à vous qu'elle est dédiée.